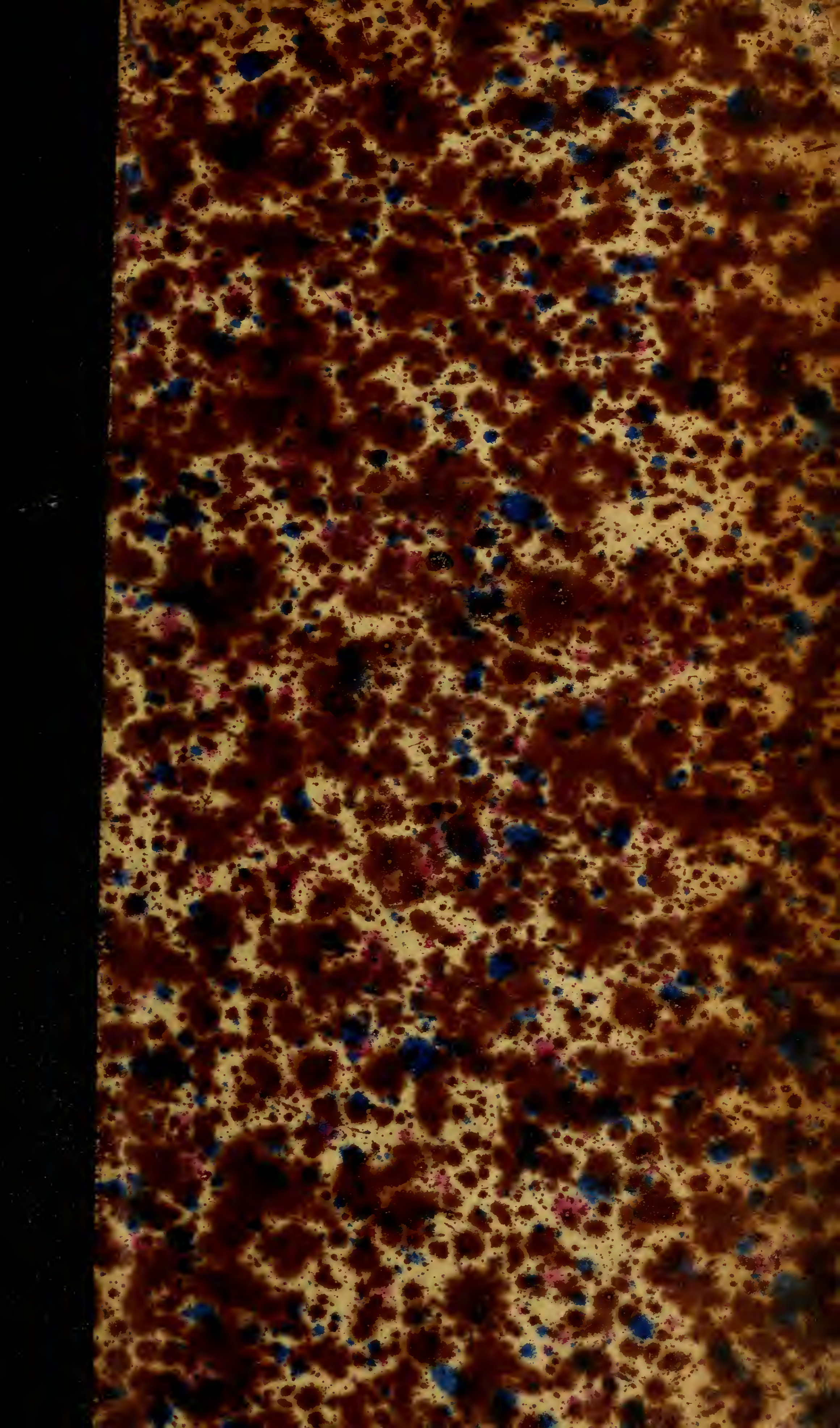




PAMPHLETS.

French

Revolution

1790

Jacobins

N6

Reflexions d'un bon Citoyen,
Sur une Dénonciation faite au Clubs
des Jacobins

1790 or 91.

ADRESSE
DE
L'HOMME-PEUPLE
AU PEUPLE.

Que le salut du Peuple soit la loi suprême.
Salus Populi suprema lex esto.

BRAVE PEUPLE, si digne d'être heureux par ton intrépidité, ton courage, ta patience & par ta loyauté, je te dois de t'entretenir un moment. Songe que l'*Homme-Peuple* n'est d'aucun parti, & que c'est l'Homme de la vérité. Songe encore que depuis quatre mille ans tu as toujours été le jouet de tes meneurs, & la dupe de ta crédulité. Ton sort est aujourd'hui le même ou à-peu-près, que celui des peuples qui ont passé sur la terre depuis quarante siècles. Par-tout

l'homme laborieux a eu en partage la peine, l'indigence, la misère.

Si ton bonheur & celui de ta famille te touchent, si tu aimes la gloire & la prospérité de ta patrie, si le bonheur de l'humanité t'est cher, BON PEUPLE, lis cette Adresse avec attention, & sur-tout n'écoute que ton cœur & ta justice. Je ne t'en demande pas davantage pour te mettre dans la voie du bonheur. Ce que j'ai à te dire est si frappant; il est tellement marqué au coin de la vérité, qu'il ne faut que le nom d'homme pour l'entendre, & pour être certain qu'on te fait faire fausse route.

On a toujours dit que *la voix du Peuple étoit celle de Dieu;* mais ta voix n'est véritablement celle de Dieu qu'autant que tu n'écoutes que toi-même, & que tu ne parles pas d'après des gens intéressés à empoisonner ton esprit & ton cœur, tels que sont partie de ceux qui ont accaparé parmi nous l'opinion publique, & qui ne brillent que par l'intrigue, ou par la terreur qu'ils ont su inspirer.

Avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis de te dire, qu'il y a trente ans que je travaille pour arriver jusqu'à toi. Sûr d'avoir trouvé le moyen de te faire entrer dans la route du bon-

heur, & de faire enfin triompher ta cause, j'ai pris le parti, comme je le devois, de m'adresser à toi pour t'en instruire. Je l'ai fait, il y a déjà plus de trois semaines, par un placard intitulé : *ADRESSE INTÉRESSANTE AU PEUPLE, ET POUR LE PEUPLE.* J'y annonçois *un moyen simple, infaillible, & aussi juste que facile, de parvenir à éteindre* A JAMAIS *en France le terrible fléau de la mendicité, & à soulager la misère & l'indigence.* J'aurois pu faire des promesses bien autrement brillantes ; mais je craignis de n'être pas cru. Je pensai d'ailleurs que si le patriotisme de chacun étoit ce qu'il doit être, c'en étoit assez pour lui, & je craignis de nuire à tes intérêts, si je promettois davantage.

Annoncer ce moyen, c'étoit l'offrir. Eh ! bien, le fait est pourtant vrai, pas un seul de tes nombreux amis, de ces hommes qui paroissent ne respirer que le zèle de tes intérêts, n'a daigné faire une démarche pour savoir si effectivement pareil moyen pouvoit exister. Quant à moi, tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'on ne croit point à la possibilité d'améliorer ton sort, & que les mieux intentionnés se bornent à faire de stériles vœux pour toi. Comment oser croire en effet qu'un homme ignoré ait trouvé un remède cherché

inutilement par tous les Publicistes & par tous les Peuples de la terre depuis des milliers d'années ?

D'après ces beaux raisonnemens, bien dignes d'un siècle égoïste, & qui, malgré toute sa jactance, ne montre que des connoissances vagues & superficielles sur bien des points, il s'ensuit que Dieu auroit créé le Peuple pour être malheureux, & que *cette Loi suprême du* SALUT DU PEUPLE, est un leurre pour endormir notre patience & notre crédulité. Il s'ensuit que nous ne devons nullement compter sur tous nos prétendus amis, sur tous ces hommes de feu qui, à les entendre, ne sont occupés que de notre félicité.

Heureusement, mes amis, nous n'avons pas besoin d'eux, & le plus grand service qu'ils puissent nous rendre, c'est de ne se pas mêler de nos affaires. Je vais prendre en votre nom un moyen infaillible de vous les faire connoître à fond, & de vous démontrer que je n'avance rien que de parfaitement vrai. Mais avant que d'en venir-là, je vous conjure de ne pas perdre un seul instant de vue, que tout bien venant du peuple, le mal ne doit pas en venir, & que nous ne devons pas coûter une larme à la patrie, qui est notre mère commune. Voilà le premier vœu d'un Souverain, & c'est comme membre de ce Souverain que

l'*Homme-Peuple* en contracte l'obligation sacrée, en présence de la Nation entière.

Tandis que nous sommes sur l'article de la *souveraineté*, je vous prie, mes amis, de me dire ce que vous vaut la vôtre. La mienne jusqu'ici ne m'a rapporté que du mal. Je monte ou paie des gardes; j'ai trois enfans, tous trois aux frontieres; mon genre d'occupation ne va point, & par des manœuvres en tout genre, qui sont un abus évident, un vice de la liberté, toutes les denrées sont d'une cherté excessive.

Obligés de travailler pour gagner notre vie, & ne pouvant conduire nos affaires nous-mêmes, nous sommes la parfaite image d'un malheureux Souverain qui veut le bien, qui le cherche, qui l'ordonne, & sous qui le mal se fait. Ceux que nous élevons aux places, & que nous chargeons de nos affaires, s'occupent des leurs, à l'instar des anciens ministres, & ne pensent point aux nôtres. Je n'oublierai jamais qu'avec tant de surveillans qui couvrent la surface de la France, nous avons craint de manquer de pain, à la sortie d'une des plus abondantes moissons que nous ayons eue depuis dix ans, & que des gens du métier estiment avoir produit une quantité de bled plus que suffisante pour nourrir sa nombreuse popula-

tion ; je n'oublierai jamais que nous avons été obligés de faire venir des bleds étrangers. Eh ! où est donc la pureté de notre patriotisme ?

Je sais que nous avons la *liberté* & l'*égalité*. Oui, mais sans pain qu'est-ce que cela signifieroit ? ce seroit dire que le malheureux d'aujourd'hui est l'*égal* du malheureux d'autrefois ; que celui qui manque de pain aujourd'hui est *libre* de vendre ou engager ses effets, ou de périr d'inanition aussi comme autrefois ?

On nous dit que *le Peuple peut tout en sa qualité de Souverain* ; que *la volonté du Peuple est la volonté suprême :* cela n'est vrai sous aucun rapport. Le peuple ne peut que ce qui est juste, & la justice ne dépend pas de lui. Dire le contraire, c'est manquer à la majesté du peuple, & à tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre. Peut-il jamais dépendre du peuple de légitimer le vol ? Peut-il ordonner que le vice soit vertu, & que la vertu devienne vice ? Laissons ces maximes infernales aux brigands, quand un Peuple s'adressera à eux pour avoir un Code de loix. Maintenons toujours parmi nous que *nous ne pouvons que ce qui est juste.* Si nous avons des *droits*, nous avons aussi des *devoirs :* ce sont les uns & les autres qui forment la justice, & qui sont la

règle de la conscience du Législateur. Si nous étions tous justes, nous n'aurions pas besoin de loix. Pour changer de main, la souveraineté ne change pas d'essence.

Aimons donc la justice, 1°. pour elle-même; 2°. par respect pour notre nature; 3°. parce que c'est l'injustice seule qui fait tous les maux, & que c'est elle qui est notre plus dangereuse ennemie; mais 4°. aimons & chérissons la justice, parce qu'elle est la sauve-garde & la protectrice du foible & de l'innocence. Aimons-la & chérissons-la, parce qu'elle va devenir notre BIENFAITRICE, & que c'est par elle que l'*Homme-Peuple* vous menera au bonheur, pourvu que vous daigniez l'écouter, & faire ce qu'il vous recommandera.

Dans le *Code des Peuples*, ouvrage que nous avons entrepris uniquement pour le bien de l'humanité, nous allons discuter les *Droits* & les *Devoirs* de l'homme, partie essentielle qui jusqu'ici a toujours été fort mal traitée, parce qu'on n'a jamais saisi le vrai point de la difficulté. Ce point éclairci (ce qui sera l'ouvrage de bien peu de temps) on fera parvenir aux Sections les numéros dans lesquels il en sera question; & une Adresse au Peuple l'instruira du jour de l'envoi,

afin qu'il puisse se rendre dans ses Sections respectives & en entendre la lecture.

Les Dames de la Halle, ou certaines classes d'Ouvriers qui voudroient s'en procurer pour les lire en petit comité, pourront envoyer leur adresse, & on leur fera parvenir tout ce qui sera nécessaire à leur parfaite instruction. L'*Homme-Peuple* n'a pas travaillé trente ans à la recherche du bien, pour ne pas se prêter à le faire, autant qu'il le pourra : il ne désire que le bonheur de ses Concitoyens.

BON ET LOYAL PEUPLE, à qui j'ai sacrifié tant de veilles, & qui m'as fait passer des momens si doux, mais bien empoisonnés depuis un temps, je t'en conjure, laisse-là tes meneurs. Qu'as-tu gagné avec eux, depuis quatre ans que tu les écoutes ? tu le vois. Ces gens-là ne sont constamment occupés qu'à calomnier, qu'à dénoncer, déchirer, intriguer & mentir toute la journée. Je ne prétends pas être crû sur parole : j'en suis, certes, bien éloigné ; mais comme la vérité l'emporte autant sur le mensonge, que le jour sur les ténèbres, je vais, *sous tes auspices & en ton nom*, déjouer tous ces personnages, en te les faisant connoître.

Tu dois me pardonner cette témérité, d'autant plus volontiers que tous mes moyens sont à la République, & que si je ne les donnois pas, je

serois

serois infiniment coupable envers elle, & envers toi que j'ai fait vœu de servir au péril de ma vie. D'ailleurs, le bien général ne peut qu'y gagner; il n'y a que les intrigans, & les salariés des Tribunes de la Convention nationale & de tous les tripots, qui nous en voudront; mais l'*Homme-Peuple* est dans une position où il n'est pas même permis à la calomnie de pouvoir l'atteindre : on ne trouvera son nom écrit nulle-part; & outre que l'Imprimerie a fermé ses listes de proscription, les longs certificats du Mont-de-Piété déposent hautement qu'il n'appartient à aucune secte, qu'il est tout à la vérité & à l'honneur. Il tient de cœur & d'esprit à tous ceux qui aiment sincèrement la patrie, & qui sont en très-grand nombre, mais qu'on a réduits au silence. Quand on pense que Paris n'a eu qu'onze mille votans pour l'élection d'un Maire, qui ne voit que c'est la crainte ou le dégoût qui écarte le Citoyen? C'est la même crainte qui domine dans la Convention où la Vérité ne peut se montrer qu'au milieu de huées, aussi criminelles qu'indécentes, de la part des éternels habitans des Tribunes, (car ce sont presque toujours les mêmes). Leur assiduité & leur uniformité d'action prouvent que ce sont gens qui combattent sous les mêmes enseignes,

pour la même cause & pour la même bourse. La morale barbare constamment applaudie par eux, & leur acharnement contre tout ce qui est justice & raison, ne démontrent que trop que ce n'est pas là le Peuple, lequel est naturellement juste, humain & généreux.

Afin de déjouer tous ces intrigans qui tuent à plaisir la chose publique, & qui ne sont occupés qu'à influencer la Convention nationale, à la troubler, & à l'arrêter dans sa marche, ce qui ne peut manquer de faire des Français la fable & le mépris des Nations, l'*Homme-Peuple* qui s'est annoncé comme possédant un moyen simple, infaillible, & aussi juste que facile, de parvenir à éteindre A JAMAIS la mendicité, & à soulager la misère & l'indigence, indigné de voir qu'on l'a pris pour un charlatan, & par conséquent que le SALUT DU PEUPLE est regardé comme une chimère; que ce pauvre Peuple n'a pas à espérer de voir changer son malheureux sort, annonce aujourd'hui que non-seulement il répond sur sa tête de remplir sa promesse, mais il contracte de plus, à la même condition, l'engagement aussi satisfaisant que sacré, de parvenir par les mêmes moyens, tous avoués par la justice, tous simples, infaillibles, de l'exécution la plus facile & la

moins coûteuse, & qui honorent notre espèce, bien loin de la dégrader, ni même de l'humilier, à encourager au travail, à en inspirer l'amour dès l'enfance, à ouvrir les portes de l'éducation aux enfans du pauvre, à leur faciliter les moyens d'apprendre des métiers, ou de se livrer aux arts, à secourir la veuve & l'orphelin, à assurer du pain aux vieillards, aux infirmes, même aux pères chargés d'une nombreuse famille, à employer d'une manière aussi avantageuse que glorieuse pour eux & pour la patrie, les enfans-trouvés, les orphelins, & ceux qu'une pente trop décidée vers le libertinage fait craindre de voir entraîner dans le vice; enfin, on s'engage à éteindre l'infernal égoïsme, à renouveler les mœurs, à donner une patrie à tant de millions de Français qui n'en ont point, à rendre cette patrie chère à tous ses habitans, & à faire germer la vertu d'un bout de l'Empire à l'autre. Nous apportons la greffe de l'arbre de l'humanité, dont les rameaux bienfaisans parviendront, en bien moins de temps qu'il n'en a fallu pour élever tel de nos édifices publics, à couvrir de leur ombre hospitalière & nourrissante toutes les terres de la République..

Peuple généreux de la Capitale, après avoir planté l'arbre de la liberté, c'est à toi qu'il con-

vient de planter celui de la félicité des Nations. Toute aimable & toute intéressante qu'est la liberté, hélas ! elle n'est pas le bonheur. Bien des peuples ont été libres sur la terre, & jamais aucun n'a été heureux. Il faut exister avant de pouvoir être libre. Le droit de conserver notre existence marche donc avant la liberté, & forme le plus essentiel, le plus sacré & le premier de nos droits. En conséquence, c'est EN TON NOM & SOUS TES AUSPICES que je fais un

DÉFI

Aux Tribunes qui osent se permettre d'enchaîner la liberté des Représentans de la nation, & à ceux qui les paient, au fameux Club des Jacobins & à ceux des membres de la Convention nationale qui y vont à l'école, aux Feuillantins, Brissotins, bref à tous les partis & à toutes les sectes, à tous les meneurs & à tous les agitateurs de sections, de comités, de jardins, de places, &c. &c. sans excepter les philosophes, & tous ces écrivailleurs qui empoisonnent le Public de leurs grossières calomnies, de leurs dénonciations éternelles, &c. & qui déshonorent la Nation ; je les défie donc AU NOM DU PEUPLE, de pouvoir indiquer un

moyen tel que le nôtre, de faire le bien général, avec toutes les conditions énoncées ci-dessus, sans rien innover, sans donner la plus légère secousse à la patrie, sans coûter d'autres larmes que des larmes de joie.

Celui ou ceux qui voudront ramasser le gant, n'ont qu'à l'annoncer AU PEUPLE par une affiche, & dans le Moniteur, ou dans le Républicain ou le Journal-Feuillant, seuls papiers publics qui parviennent jusqu'à nous.

Quant à toutes les petites gentillesses ordinaires de nos meneurs, & à toutes ces petites intrigues qui ne tendent qu'à faire perdre de vue le fonds de la question, nous prévenons que nous ne prendrons pas le change. On peut nous calomnier à l'aise, nous ne répondrons point. Quand il s'agit du bien public & de discuter la cause des peuples, il seroit plus que ridicule de voir paroître dans l'arène quelques atomes pour se disputer la palme du mépris public.

Au reste, nous sommes dans l'intime persuasion qu'aucun de tous ces brillans personnages ne voudra encourir les frais de l'affiche. Aucun ne répondra, parce qu'aucun d'eux n'est en état de répondre. Nous croyons que s'ils connoissoient un moyen sûr de faire le bien du Peuple, ils l'auroient

indiqué, sans quoi ils seroient impardonnables. Leur silence jusqu'à ce jour prouve leur incapacité & leur nullité. Puisqu'ils ne savent rien, qu'ils ne se mêlent donc pas de vouloir nous mener, & de nous étourdir journellement de leur impertinent & scandaleux patriotisme.

Ce défi paroîtra, sans doute, *présomptueux* & *insolent*. L'Homme-Peuple répondra qu'il ne peut y avoir de présomption de sa part, puisqu'il est presque honteux lui-même de la simplesse de ses moyens; mais ce n'est pas sa faute si la Nature n'en emploie pas d'autres. Il s'agit de fendre en deux une malheureuse toile d'araignée dans laquelle tout l'orgueil humain n'a cessé de se prendre depuis quatre mille ans. Or, il faudroit certes que la présomption n'eût rien à faire pour tirer vanité d'un pareil exploit.

Quant à l'*insolence*, je vais la réparer par la proposition suivante. Si le foyer de lumières qui brille aux Jacobins, aux Feuillans, &c. venoit à s'éclipser tout-à-coup dans la cause du Peuple; si (comme je le crois) ces clubs ont beaucoup plus d'argent que de connoissances, pour réparer ce cruel déficit, l'*Homme-Peuple* leur propose de déposer 30000 livres, entre les mains d'un, ou de plusieurs des derniers présidens de la Conven-

tion nationale ; d'envoyer, à l'endroit indiqué par eux, un égal nombre de commissaires ; d'inviter à s'y rendre, pour être juges, douze Dames de la Halle, douze Plumets & douze Forts, qui, comme on sait, étoient depuis long-temps, lors de la Révolution, en possession de représenter le Peuple, & dont le patriotisme ne peut pas être suspecté. Là, je me restreindrai, si l'on veut, à ne produire qu'un seul de mes moyens pour éteindre la mendicité, & soulager la misère & l'indigence.

Si, en dépit de toutes les objections qu'on pourra faire, je gagne ma cause, le Peuple aura gagné la sienne, & j'aurai reçu cent pistoles par an pour mon travail; ce qui me facilitera les moyens d'instruire le Peuple un peu mieux que le Catéchisme Collot-Herbois, & autres. Si je la perds, le patriotisme gardera son argent, & je consens de grand cœur à avoir pour ma récompense la honte que m'aura méritée mon insolente présomption.

Quel beau moment pour le patriotisme, démocrate, aristocrate, prêtre, philosophe, clubiste, tribunitien, &c. de pouvoir se montrer au grand jour pour une modique somme de 30000 livres !

En nous voyant attaquer ainsi tous les partis, l'esprit du jour & de toutes ces sectes ne man-

quera pas de nous faire subir mille métamorphoses différentes ; mais l'*Homme-Peuple* sera pour le moins un grand scélérat. Déjà avec l'un il est bien malin, avec l'autre il est aristocrate ; celui-ci prétend qu'il n'est pas *à l'ordre du jour* (1). Voilà ce qu'on gagne à être honnête homme. Eh ! bien, ce grand scélérat est un vrai Français, qui aime tendrement sa patrie, qui ne peut pas voir un malheureux, & qui ne connoît pas le sentiment de la haine. Il est désolé de voir la division qui règne entre les enfans de la même mère. Les moyens pour éteindre la mendicité & rendre le Peuple heureux, moyens qu'il va mettre au grand jour, qui lui ont été demandés par plusieurs Représentans, qu'il a lus dans un comité, & qu'il va remettre à la Convention nationale, feront voir qui a raison de l'*Homme-Peuple* ou de ceux là qu'il vient de gourmander.

Signé, J. B. F. *Citoyen Français*.

---

(1) Le SALUT DU PEUPLE, renvoyé à l'ordre du jour ! ô France ! ô ma patrie ! Mais quand se montre-t-il donc cet ordre du jour que le Peuple attend depuis quatre mille ans ?

De l'Imprimerie Polyglotte des RÉDACTEURS-TRADUCTEURS des Séances de la Convention Nationale, rue Aubry-le-Boucher, au fond de la cour, N°. 43, près la rue Quincampoix.

